Francophonies ?

Si le français est ma langue première, je suis francophone. La définition de ce mot s'arrête là me concernant. Je suis principalement francophone parce que ma vie en a décidé ainsi. Je suis anglophone quand je m'exprime en anglais, arabophone quand je m'exprime en arabe... cela semble si simple sur le plan strictement personnel !

Le concept de francophonie, tel qu'il est mis en avant dans le champ politique me semble en revanche complexe, voire suspect.

Il y a les pays où la langue est, entre autres, le français, comme la Suisse, le Québec ou la Belgique. Mais d'autres pour lesquels on est en droit de se poser des questions. Que fait la Bulgarie là-dedans ?

Le Liban est considéré comme pays francophone par exemple. Allez vous y promener dans la rue et dites-moi si vous pouvez parler avec les passants dans cette langue. Les Libanais sont arabophones. Leur réalité linguistique s'arrête là. Certains, issus de familles plus ou moins privilégiées et plus ou moins éduquées font le choix de poursuivre leurs études en anglais ou en français et autour d'eux se fabrique au quotidien un mélange de l'arabe et de la langue acquise qui permet de communiquer entre soi... Le cas de l'Egypte, de la Tunisie ou du Maroc, par exemple est similaire. A quoi correspond la francophonie dans ce cas précis ? N'est-il pas plus judicieux de parler de francophilie ? A chacun ses passions, ses exotismes et ses ailleurs, et la question se pose au niveau des individus, sur un plan personnel.

En Côte d'Ivoire, autre constat. A Abidjan, je pouvais communiquer en français avec quasiment tout le monde, mais sortie de la capitale, dans les villages, je pouvais toujours essayer.

Si on regarde la liste des pays de la francophonie, on peut remarquer que la majorité appartenait à l'ancien empire colonial. Si l'élite de ces pays emploie le français, si les artistes s'expriment en français c'est parce qu'ils font partie des couches sociales éduquées et donc plus ou moins privilégiées. Cela signifie-t-il que c'est en fonction de cette minorité que le concept de francophonie est établi ? Et tous les autres locuteurs, la majorité, en Haïti, au Sénégal, au Liban, en Egypte, au Maroc, en Tunisie, etc. ne comptent pas parce que la majorité silencieuse ? Problème de proportion, problème de regard de l'Occident, ex-colonisateur pas guéri, sur les ex-colonisés, pas remis ?

Dans ce cas précis, la francophonie a des relents de nostalgie de l'empire perdu. On recycle et on continue de contrôler, en bonne métropole culturelle, et plus largement politique. De plus, le concept fonctionne dans un seul sens : si la francophonie signifiait des visas d'entrée et des séjours faciles pour tous les ressortissants des pays étiquetés comme tels, elle prendrait un sens réel.

Nous pouvons toujours rêver...

Tout cela est bien compliqué. Je vais donc me contenter d'aborder la francophonie à partir de mon métier de conteuse.

Je suis donc francophone car le français est la langue dans laquelle je crée, j'écris, je rêve le monde. Mais j'en perçois les limites au quotidien.

La pierre angulaire du métier de conteuse est le répertoire, et qui dit répertoire dit sources : ouvrages édités et internet. Si le français est notre seule langue, nous passons à côté d'une masse énorme de documents. Il faut, pour élargir un tant soit peu notre horizon, nous mettre à l'anglais de toute urgence. Tout d'abord pour avoir accès aux ouvrages relatifs aux pays anglophones mais aussi à tous ceux qui diffusent des récits issus de l'ancien empire colonial britannique : très peu de récits de tradition orale de l'Est de l'Afrique, du Pakistan ou des îles anglophones de la Caraïbe, par exemple, existent en français.

Si on peut ajouter à cela une compétence, même réduite, dans d'autres langues, le monde s'élargit et notre connaissance des récits du monde aussi.

J'ai la chance d'avoir accès aux ouvrages publiés en anglais et en arabe. Grâce à cela, je découvre des contes et des récits étonnants que je m'empresse de traduire en français afin de les publier ou de les raconter.

Dans cette étape préliminaire à la mise en circulation des histoires, j'ai toujours l'impression de passer de deux langues vers deux autres langues. Si je prends l'exemple du français, le conte a un style poétique et imagé particulier, une musicalité singulière, qui ne sont pas les mêmes que ceux d'autres genres narratifs. Il en va de même pour les autres langues.

La traduction, dans ce domaine précis, signifie un passage de la langue source et de la langue particulière du conte spécifique à chaque culture, vers le français et la langue du conte en français. La traduction nécessite au moins deux étapes, celle du sens puis celle de la forme. Comment rendre certaines formules, certaines images, en français tout en gardant leur sens et leur poésie ? Pour cela, une connaissance des codes langagiers du conte de tradition orale en français est indispensable.

Il m'arrive par ailleurs de raconter en anglais et en arabe. La même question se pose dans ce cas. Comment rendre dans l'une de ces deux langues, les images, les jeux de mots, le rythme des récits que je raconte en français ? Même si, en amont, un travail de recherche des termes précis est fait, il reste à trouver, in situ, un phrasé, une musicalité, une fluidité, qui permettent de transmettre l'univers de l'histoire. Il me faut dans ce cas un temps d'imprégnation dans l'univers de la langue, sur place, un temps pour intégrer un rapport aux images dans le corps.

Cette situation de passage est un mystère. Le doute devient petit à petit sens, dès lors que l'auditoire semble accepter de jouer le jeu. Conter est vraiment une affaire à deux : la conteuse et l'auditoire, quelle que soit la langue.

C'est sans doute pour cette raison que j'ai pu écouter parfois, pendant une heure entière, une conteuse ou un conteur, dans une langue qui m'est totalement inconnue : un engagement de l'artiste dans le corps et dans le propos qui ouvre des mondes.

Je ne résiste pas à l'envie de mettre en avant certains paradoxes que j'affectionne. Le Centre Culturel français de Damas m'avait sollicitée pour la grande foire du livre arabe. Je devais raconter au stand du livre français, en arabe et en français. Le Centre Culturel français de Khartoum m'avait invitée pour une formation à l'art du récit en direction d'étudiants du département Théâtre de la Faculté des Beaux-Arts. Les ateliers ont eu lieu en arabe et parfois en anglais. J'aime ces situations où la langue devient un paramètre secondaire. On fait avec les possibles, l'essentiel est de transmettre, de communiquer, d'écouter.

Les limites de la langue française sont aussi une réalité géographique. Si nous prenons l'exemple de l'Europe, seuls les conteurs qui peuvent raconter en anglais ont accès à d'autres publics européens. En Europe du Nord, par exemple, l'anglais est une langue clé, tant dans les festivals que dans la rue.

Quand je voyage ailleurs dans le monde, c'est la langue anglaise qui me permet de communiquer, dans les pays arabophones, l'arabe est une chance, et quand le français me permet d'échanger, je m'en réjouis.

Certains veulent « défendre » la langue française, comme si elle était assiégée. Plus il y aura de création artistique dans cette langue, d'essais théoriques et de recherches, et plus la langue vivra et s'enrichira de toutes les langues parlées dans le monde.

Quel paradoxe, au moment où la culture et la recherche sont en péril dans notre pays, d'entendre certains vouloir « défendre » la langue française ! Si la francophilie est encore une réalité dans certains coins du monde, c'est bien parce que des auteurs exceptionnels ont écrit dans cette langue.

Deux constatations pour conclure :

- A chacun sa définition personnelle de sa culture, sa relation singulière à la langue ou aux langues qu'il parle. Dès que cette relation devient concept général, on en perd son latin.
- La seule fonction d'une langue, quelle qu'elle soit, est la communication, l'ouverture au monde.

Mon seul regret c'est de ne pas les parler toutes.